

L'écrivain et son identité ou « comment peut-on être écrivain roumain juif »

MARIA GHITTA

*« La combustion allait être
complète, jusqu'au centre
de l'être, la langue,
le tréfonds de la créativité. »
(Norman Manea)*

Maria Ghitta

Chercheur au Centre d'Études transylvaines, spécialiste de l'histoire de la minorité juive et de l'antisémitisme roumain de l'entre-deux-guerres. Co-éditeur du volume **Dilemele conviețuirii. Evrei și neevrei în Europa Central-Răsăriteană înainte și după Shoah** (Les Dilemmes de la cohabitation. Juifs et Non-Juifs en Europe centrale-orientale avant et après la Shoah) (2006).

A LA VEILLE du « nouveau millénaire », comme on appelait parfois la fin de l'an 2000, à une époque où la mode était aux classements de toutes sortes, alors que le principal souci des milieux littéraires de Roumanie était d'établir les hiérarchies du siècle (le meilleur livre, le meilleur écrivain etc.), une importante revue roumaine de culture, *Vatra*, se posait un autre type de question : « Comment peut-on être écrivain roumain juif ? ». C'était une question sur l'identité, sur une double ou même triple identité. Comment peut-on être (en même temps ? simultanément ?) écrivain, Juif, Roumain ? La revue expliquait ses options et allouait à cette question un double numéro, invitant de nombreux écrivains à y répondre.

Dans la présentation qu'il en fait, Al. Cistelean, rédacteur en chef adjoint et probablement initiateur de cette enquête, tient à souligner que la paraphrase de Cioran suggérant le dilemme, voire l'angoisse, évoque la condition de l'écrivain roumain-juif établi en Israël (« condition plutôt dilemmatique que facile »), qui est cernée

à travers deux hypostases : *tels qu'ils se voient* (témoignages des écrivains vivant une pareille condition) et *tels qu'ils sont* (fragments de poésie, prose, théâtre ou essai). C'est, au moins, malgré les précautions initiales, le versant relativement serein de cette enquête, destinée à « récupérer », « faire revenir » ou tout simplement signaler la présence d'auteurs de langue roumaine dans l'espace des débats littéraires, dont certains marginalisés, connus, présents et même reconnus à l'intérieur de cet espace, d'autres à peine arrivés.

Un second volet, parallèle mais nullement symétrique, de cette enquête s'adressait à des « écrivains roumains » (ce qui ne veut pas dire « de Roumanie »), appelés à se prononcer sur ce que signifie « la perception d'un certain (micro)-cosmos 'juif', problématique lui aussi, dans l'espace de la littérature roumaine, à partir de deux questions : Pensez-vous que la littérature roumaine écrite par des écrivains juifs représenterait un module perceptible dans l'ensemble de cette littérature ? Et si oui, quels seraient les notes de judaïcité susceptibles de le définir ? »¹ Les réponses à ces deux questions se retrouvent dans la section *tels qu'on les voit* et, d'après les initiateurs, constituent le côté trouble, agité, parfois récalcitrant de l'investigation.

Cette deuxième partie de l'enquête était donc loin de représenter une interrogation en miroir sur une éventuelle condition pénible de l'écrivain juif dans la littérature roumaine ou en Roumanie. L'enjeu du questionnaire portait sur une translation, depuis la condition de l'écrivain (qui se sert d'une autre langue, à l'intérieur d'un espace culturel d'une autre expression) à la perception, l'identification d'une spécificité, d'un « module » ethnique (sur un territoire commun du point de vue linguistique – la langue roumaine). Autrement dit, translation entre *tels qu'ils se voient* (les écrivains juifs de langue roumaine d'Israël) et *tels qu'on les voit* (la manière dont les écrivains roumains perçoivent les écrivains juifs de la littérature roumaine). C'était une question qui reprenait en quelque sorte l'ancienne discussion ayant enflammé les esprits littéraires et philosophiques à l'époque de l'entre-deux-guerres, et même pendant la Deuxième Guerre mondiale : « Tout se réduit finalement à la spécificité nationale ; existe-t-elle vraiment et, si oui, comment peut-on la définir ? » remarquait l'un des répondants.² De manière paradoxale mais tout aussi prévisible (ne se constituant pas en exception), un débat qui semblait clos dès la période pré-communiste était ainsi remis en discussion. Cette fois à une autre époque, dans des conditions toutes différentes, mais prêt à sonder (de façon plus ou moins représentative) le monde littéraire de l'an 2000, au sujet d'une problématique que la société roumaine a toujours eu du mal à gérer : la question juive. Idéologiquement occultée pendant les quarante-cinq ans du communisme, elle s'avérait tout aussi délicate après dix ans de démocratie post-communiste. L'enquête de *Vătra* révèle quelques-unes de ces difficultés.

Le titre que le critique Al. Cistelean a donné à l'étude introductive nous semble plus suggestive que toute autre description de situation : « Problema evreiască. Umblatul ca pe ouă. Introducere la o dezbateră literară » (La question juive. La marche sur des œufs. Introduction à un débat littéraire). Ceux qui ne voient pas la liaison entre la « question juive », sujet faisant généralement référence à l'affranchissement des Juifs, à l'évolution de leur statut politico-juridique le long de plus de cent ans, trouveront la réponse au fil des pages. Pourquoi c'est une discussion à risque, on l'apprend du même article. La tentative de quelques écrivains d'instituer une similarité entre l'Holocauste et le Goulag s'est heurtée à l'action de certains « procureurs d'antisémitisme ».

La susceptibilité a tellement prospéré qu'elle finit par devenir une sorte de pan-suspicion, transformant le thème sensible de la judaïcité un tabou. Il est dorénavant exclu d'en parler ou de s'attaquer à un aspect annexe sans prendre des risques. L'accusation d'antisémitisme peut surgir de n'importe où [...]. Il est d'autre part hors de doute qu'à moins que les cotes de cette susceptibilité ne commencent à baisser, les débats sur la question israélite deviendront le monopole exclusif des Juifs.³

Outre l'irritation de celui qui se voit contredit dans ses propres raisonnements ou préjugés, cette citation ouvre une autre possibilité d'envisager la situation : il s'agit de cerner la dimension de la faille ethnique qui sépare Roumains et Juifs et l'importance qu'elle paraît prendre aux yeux des deux parties. Et, surtout, à quel point les deux parties se sont profondément, compactement et éternellement ethnicisées. La réponse à ces questions semble, dans la plupart des cas, sans espoir. Certains témoignages parsemés au fil des pages laissent cependant deviner d'autres possibilités.

En l'absence d'une définition du syntagme « écrivain juif-roumain » ou « écrivain roumain-juif », c'est le sens commun qui en dicta la signification. Cela n'empêche que bon nombre de répondants se sentent obligés d'apporter des précisions supplémentaires, essayant de projeter quelque clarté sur la confusion de leurs idées. Selon Radu Mareş, « un écrivain de Roumanie est juif si, tout en s'affirmant à l'intérieur de la langue roumaine, il assume sa condition particulière et la porte à une transfiguration artistique », mais il n'oublie pas de préciser que « le seul critère fonctionnel qui nous permet de situer l'auteur dans l'ordre de l'histoire littéraire est celui de la langue dans laquelle il a écrit son œuvre. G. Călinescu dixit ».⁴ Comme l'enquête n'a pas suivi la voie d'une auto-définition ou auto-représentation identitaire de ces écrivains « juifs-roumains », ce sont les écrivains « roumains » qui nous dévoilent l'image que ceux-là se font d'un « Juif » ou d'un écrivain « juif-roumain ». Malgré les nom-

breux problèmes d'ordre « méthodologique » susceptibles d'intervenir, Ovidiu Pecican est d'avis que l'enquête de *Vatra* finit par trancher la question :

Il s'agit donc d'écrivains de langue roumaine dont la judaïcité ne constitue plus un secret ou bien d'écrivains juifs qui ont créé leurs œuvres littéraires en roumain. Ils ne sont aucunement tout aussi nombreux que les autres, actifs dans le domaine littéraire de Roumanie. Les circonstances historiques n'ont cependant pas permis à tous ces auteurs de toujours déclarer leur appartenance à la judaïcité. (On pourrait aussi se demander si judaïcité signifie seulement appartenance au culte mosaïque ou si elle inclut tous ceux qui sont nés de parents – ou, au moins, d'un parent – d'origine juive, peu importe leur option pour l'athéisme ou une autre confession.)⁵

Il est donc évident que les auteurs de « recensements littéraires » ne manquent pas d'instruments d'investigation ethnique-religieuse, d'autant plus que, dans le cas ci-présent, il s'agirait à la fois d'identités déclarées et non-déclarées.

Bon nombre d'écrivains participant à l'enquête n'hésitent pas à proclamer leur indifférence, voire leur ignorance initiale ou programmatique en ce qui concerne l'identité « nationale », « sexuelle » ou d'une autre nature des auteurs de littérature. Ce n'est pas rare de trouver des expressions du genre : à mon grand étonnement, j'ai appris que x écrivain est juif, je lis des auteurs et non pas de littératures etc. « Au moment où, il y a quelques décennies, je lisais *Histoires de l'irréalité immédiate* ou *Les cœurs cicatrisés* de Blecher, je ne me doutais pas que l'auteur en était, tout comme moi, originaire de Neamț et, de surcroît, Juif ; hier comme aujourd'hui, je n'ai que la perception de la valeur, je n'ai jamais pensé que la circoncision puisse conférer un supplément de talent. »⁶ Selon d'autres écrivains, le problème n'est pas de considérer la judaïcité comme source de « talent supplémentaire » (assertion probablement erronée), mais comme faisant « obstacle » à sa reconnaissance. Une observation sociologique s'impose à ce sujet : il y a peu de chances que les identités individuelles soient valorisées si celle collectivité ne l'est pas.⁷ C'est une situation que certains répondants tiennent pour plus vraisemblable. Parlant au nom de ce qu'on appelle « nous les Roumains », l'un d'eux est d'avis qu'on devrait se débarrasser de « la mauvaise habitude d'étiqueter son frère (évidemment, pour le discréditer) d'un syntagme du genre 'tel poète est bon, mais il est Juif' ou 'tel politicien est un as, mais il est Juif' »,⁸ alors que Radu Mareș nous rappelle, en faisant référence au milieu littéraire, que « le 'national-communisme' (de Ceaușescu) ou le nazisme n'ont pas été les seuls à se servir de l'indicatif 'Juif' ou 'd'origine juive' pour discréditer leurs adversaires ».

La réponse la plus tranchante (qui est en fait une non-réponse) à l'enquête de *Vatra* vient cependant de la part de l'écrivain Gabriela Adameşteanu :

*La question m'a déconcertée pour plusieurs raisons. Chaque auteur m'intéresse (ou non) du point de vue individuel. Je n'ai pas l'habitude de grouper les écrivains par nationalité, sexe, même pas par génération [...] Que mes collègues soient des auteurs juifs, je le sais seulement s'ils le soulignent, et, même dans ce cas, ce n'est pas, en ce qui me concerne, une bonne raison de les grouper ensemble. Si j'étais à leur place, la question me dérangerait.*⁹

Les versions que nous venons de citer sont loin d'épuiser la plage des réponses ou des types de réponses contenues dans la revue culturelle éditée à Târgu-Mureş. L'enquête met cependant au jour quelques approches rencontrées dans le milieu littéraire roumain au moment où il s'agit d'une « altérité » et ses problèmes. En dépit des couches successives de modernité et, parfois, de post-modernisme, le coin ethnique (comme l'appelle quelque part Norman Manea) continue à être bien représenté, voire souvent surdimensionné, et quelquefois utilisé de manière impropre par rapport à « l'autre ». Même s'il s'agit d'un fait qui n'est pas caractéristique que des communautés littéraires – il est assez fréquent dans les autres milieux aussi –, la qualité ou le défaut d'exercer ou provoquer des débats de ce genre appartient au monde des lettres. Le préjudice porté à « autrui » pourrait paraître bénin, même amusant aussi longtemps qu'il reste dans la sphère de la théorie ou du symbole. Il devient plus évident, certes, s'il passe de la parole aux faits, de la théorie à la pratique. C'est le moment où le dossier identitaire de l'écrivain roumain-juif, juif-roumain (allemand-juif, hongrois-juif etc.) se transforme de possible sujet d'histoire littéraire en sujet tout simplement d'histoire et, pourquoi pas, de littérature.

LES CAS les plus spectaculaires de ce genre qu'on pourrait déceler dans la littérature roumaine extrêmement trouble de fin/début du millénaire sont liés aux noms de Mihail Sebastian et Norman Manea.

Mihail Sebastian devint un cas en Roumanie post-communiste après la publication de son *Journal*, en 1996.¹⁰ Couvrant un intervalle de presque dix ans (1935-1944), cet ouvrage eut des échos dévastateurs sous plusieurs aspects. Au moment où il commençait ses notes (en février 1935), Mihail Sebastian était déjà un écrivain et publiciste de succès, qu'un scandale littéraire, et non seulement, venait de « ramener à la réalité ». Il se vit tout d'un coup chasser du paradis illusoire, où il se croyait accepté, créé autour du milieu restrictif et sélect de la revue *Cuvântul* et de Nae Ionescu, chef et inspirateur de ce groupe, au prix même d'une leçon d'identité que lui servit son propre mentor. Dans la

scandaleuse préface devenue célèbre, Nae Ionescu tient à communiquer à son (ancien) disciple qu'il n'y a pas de solution pour son option et sa souffrance identitaires : « Judas agonisera jusqu'à la fin du siècle », pour finir par s'adresser à lui de manière directe : « Joseph Hechter, ne sens-tu pas le froid et les ténèbres t'envelopper de tous côtés ? »¹¹ La période que traverse le *Journal* n'a besoin d'aucune présentation : l'ascension de l'extrême droite, les années de la guerre. Chronique personnelle, chronique d'époque, chronique d'un cercle d'amis et du milieu littéraire et artistique de Bucarest, chronique mondaine, l'ouvrage de Sebastian incita et bouleversa maints de ses lecteurs, étonnés d'apprendre des choses qu'ils avaient ignorées (ou qu'ils ne voulaient tout simplement pas accepter), sur une société censée représenter un modèle. Ce sont des pages animées de personnages de premier rang de la culture roumaine (Mircea Eliade, Eugène Ionesco, Camil Petrescu, Al. Rosetti etc.), écrivains, artistes, politiciens, dont la plupart amis de l'auteur. La société roumaine du temps réapparaît ainsi, vivante, dans ce *Journal*, qui constitue pour ses lecteurs une source d'informations et révélations.

Compte tenu du contexte général de la discussion, un possible volet doit être mentionné en particulier : comment peut-on être écrivain roumain-juif. Ce qui pour la grande majorité représente une abstraction, qu'on appelle « le statut politico-juridique des Juifs », devient, à travers le témoignage de Sebastian, un drame personnalisé, extrêmement concret. Il nous dévoile non seulement la manière dont, à une époque trouble, tel ou tel se rapporte à un ami juif, mais aussi et surtout l'attitude de l'État roumain à l'égard des Juifs (soit de ses propres citoyens) – dans ce cas, un écrivain roumain. Les pages du *Journal* correspondant à cet intervalle consignent tant la diminution du nombre de ses amis et de ses possibilités de socialisation, l'interdiction de travailler comme avocat dans le barreau, de signer comme publiciste et dramaturge (une de ses pièces de théâtre allait être jouée sous un nom d'emprunt), que l'enlèvement de sa bicyclette et de l'appareil de radio. On l'oblige à des prestations de toutes sortes : en nature (linge), en espèces, en travail, pour une seule et même raison : il est Juif. Toute cette période, le processus d'altération de la condition du Juif en Roumanie, les persécutions et les crimes perpétrés contre lui sont retracés dans un tas de livres et consignés dans un nombre impressionnant de documents. Aucun, probablement, n'a la force de pénétration d'un journal d'écrivain.

Une note datée du jeudi, 17 juillet 1941, nous éclaire, de manière bouleversante, voire ironique, le sort des hiérarchies identitaires de Mihail Sebastian :

J'ai lu hier dans les copies (que m'a données Rosetti) la page qu'on m'a consacrée dans l'Histoire de la littérature de Călinescu. C'est, probablement, la chose la plus dure qu'on ait jamais écrit contre moi. Nul talent artistique,

nulle aptitude d'écrivain. La première observation au début, la dernière à la fin. J'en fus tout au plus contrarié. C'est ennuyeux de placer une telle page dans une histoire littéraire qui, de par son caractère monumental, constitue un fait irrévocable. Un pareil livre de 1000 pages in quarto s'écrit une fois à 30-40 ans. On a donc quatre décennies à attendre pour obtenir une rectification. Une fois la première irritation apaisée, le fait me parut moins important. Aagaçant tout au plus. Les ennuis et même les drames littéraires me semblent aujourd'hui futiles. Il s'agit de vivre. La mort peut survenir tous les jours. Ce qui s'est passé à Jassy (et je ne parviens pas à me décider d'écrire ici tout ce que j'en sais) peut se répéter à tout moment. Et alors ? Ma 'carrière' d'écrivain ne m'a jamais hanté : elle m'est à présent totalement indifférente. Serai-je encore écrivain après la guerre ? Pourrai-je l'être encore ?¹²

Les circonstances historiques qui avaient jeté Sebastian en marge de la société (« exil intérieur ») envoyaient l'enfant de cinq ans qui allait devenir Norman Manea, du même coup que nombre d'autres Juifs de Moldavie, en marge du monde, en Transnistrie (exil on ne peut plus extérieur). Norman Manea n'était à cette date qu'un enfant juif. Ce sera plus tard qu'il allait devenir écrivain roumain (ou écrivain roumain-juif).

C'est dans cette qualité que, après des années, dans une interview de 1981, il ripostait contre les attaques antisémites lancées par la revue culturelle *Săptămâna* (La Semaine) de Bucarest. Loin de constituer un succès, cette prise de position donna lieu à des contestations : « Il ne s'agissait évidemment pas d'une simple contestation de l'opinion de la critique littéraire, en ce qui me concerne, mais de la contestation même de mon 'appartenance', en tant qu'«étranger», à ma langue et à mon pays. » « Je refusai d'accepter le 'coin ethnique' où l'Autorité voulait m'isoler. L'enfant revenu des camps à l'issue de la guerre ne voulait qu'oublier, il tenait à tout prix à être comme les autres. Me sentir la même victime après quarante ans ? »¹³ La meilleure description de sa situation, c'est dans un texte de Danilo Kiš qu'il allait la trouver ; pour celui-ci, la situation de l'écrivain de l'Est ressemblait parfaitement à celle « du Juif qui tient à prouver qu'il est intégré ». Le résultat de son éveil, c'est l'exil. Ou bien la prison.

Pour Norman Manea, ce fut l'exil. Un exil qui ne survenait pas à cinq ans, mais à cinquante. Il quitta la Roumanie en 1986. Une fois arrivé aux États-Unis, au printemps de 1989, il déclarait devant un confrère américain : « Pour moi, c'est un nouveau Holocauste qui commence », pour avouer ensuite que « La combustion allait être complète, jusqu'au centre de l'être, la langue, le tréfonds de la créativité ».¹⁴

Norman Manea poursuit sa carrière d'écrivain de littérature de langue roumaine et participe à des débats, même à distance, sur la culture roumaine, débats

qu'il n'hésite pas parfois à provoquer lui-même. Tel est le cas de son disputé essai *Felix culpa*, qui fait référence à Mircea Eliade et ses options idéologiques. Certains de ses confrères de Roumanie se demandèrent à ce moment si un « allogène », de l'exil par surcroît, est en droit de participer à un débat d'intérêt « national ».

Au printemps de l'année passée (2008), Norman Manea vécut l'expérience de son retour heureux en Roumanie. Une bonne partie des milieux culturels se montrèrent très intéressés à l'accueillir. Les Universités de Bucarest et Cluj lui accordèrent la haute distinction académique doctor honoris causa. Selon le représentant de l'Université Babeş-Bolyai, ce titre récompensait « son œuvre à retentissement international et sa contribution à la promotion de la culture roumaine dans le monde ».¹⁵

□

Notes

1. Al. Cistelean, « Problema evreiască. Umblatul ca pe ouă. Introducere la o dezbatere literară », *Vatra* (Târgu-Mureş), année XXVIII, n° 10-11, 2000, p. 3.
2. Radu Mareş, « Contradicțiile diferenței specifice », *Vatra*, année XXVIII, n° 10-11, 2000, p. 49.
3. Cistelean, p. 3.
4. Mareş, p. 49, 51.
5. Ovidiu Pecican, « O peninsulă fericită: Literatura românească a evreilor », *Vatra*, année XXVIII, n° 10-11, 2000, p. 59-60.
6. Adrian Alui Gheorghe, « Sângele culturii noastre are nevoie de vigoarea altor culturi », *Vatra*, année XXVIII, n° 10-11, 2000, p. 67.
7. I. Taboada-Leonetti, « Stratégies identitaires et minorités : le point de vue du sociologue », in *Stratégies identitaires*, Paris, PUF, s.a., p. 77.
8. Dorin Ploscaru, « Nume simptomatice », *Vatra*, année XXVIII, n° 10-11, 2000, p. 49.
9. Gabriela Adameşteanu, « Dacă aş fi în locul lor, m-ar deranja întrebarea », *Vatra*, année XXVIII, n° 10-11, 2000, p. 61.
10. Mihail Sebastian, *Jurnal 1935-1944*, texte soigné par Gabriela Omăt, préface et notes par Leon Volovici, Bucarest, Humanitas, 1996.
11. Nae Ionescu, Préface à Mihail Sebastian, *De două mii de ani...*, Bucarest, Hasefer, 2000, p. 24. Pour la période de Sebastian à *Cuvântul*, voir Marta Petreu, dans ce numéro de la revue et dans le volume *Diavolul și ucenicul său : Nae Ionescu – Mihail Sebastian*, Jassy, Polirom, 2009.
12. Sebastian, *Jurnal*, p. 358-359. La référence renvoie au pogrome de Jassy du 29-30 juin 1941, lorsque, d'après l'historien Jean Ancel, presque un tiers des Juifs de la ville,

soit environ 14 000, furent tués. Voir Jean Ancel, *Preludiu la asasinat. Pogromul de la Iași, 29 iunie 1941*, Jassy, Polirom, 2005.

13. Norman Manea, « Istoria unui interviu », in *Despre clovni : dictatorul și artistul*, Cluj, Biblioteca Apostrof, 1997, p. 164, 158.
14. Norman Manea, « Exil », in *Despre clovni*, p. 195.
15. « Cuvântul rectorului Andrei Marga », *Apostrof* (Cluj-Napoca), année XIX, n° 6, 2008, p. 16.

Abstract

The Writer and His Identity, or “How Can One Be a Romanian Jewish Writer”

On the threshold of the “new millennium,” as they used to say about the end of the year 2000, at a time when all sorts of rankings were being compiled and the Romanian literary milieu was mainly concerned with the classifications for the past century (the best book, the best writer, etc.), a major Romanian cultural review, *Văatra*, asked a different type of question: “How can one be a Romanian Jewish writer?” The question concerned the issue of identity, of a double or even of a triple identity. How can one be (at the same time? Simultaneously?) a writer, a Jew, and a Romanian? The review in question stated its position on the matter and also devoted its following two issues to it, inviting many writers to contribute their opinions. The answers quoted in the present study are but a few of the many such responses published by the cultural magazine of Târgu-Mureș. Still, the survey highlights some approaches common in the Romanian literary environment whenever the issue of “otherness” and of its problems comes up.

Keywords

Romanian literature, Mihail Sebastian, Norman Manea, identity, the Jewish question